

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

AUBIN, Rédacteur,
H. ROWEN, Imprimeur,

PROPRIÉTAIRES.

No. 46, Rue Grant, St. Roch.
No. 7, Rue des Prairies, St. Roch.

CONDITIONS.

Le Journal se publie au No. Rue Grant, St. Roch, deux par semaine, le LUNDI et JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages et se vend trois sous; celle du Jeudi en a six et se vend deux sous. L'abonnement est de un shelling par mois, ou dix shellings par an, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de temps que l'on veut. Les frais de port se monteront à cinq shellings par année. On n'envoie le journal à la campagne qu'un mois de six mois. Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez Mr. E. GINGRAS, marché de la Haute-Ville, et chez Mr. ANT. MARTX Basse-Ville.

AGENTS.

Montréal, — Chez Mr. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit des souscriptions.

Trois Rivières, — Chez M. OLIVIER BUREAU, Etud. en Droit.

Les personnes qui désireraient se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes; sont priées de nous le faire savoir.

n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

n. 3.

Québec, 24 Mai, 1841.

No. 48.

MÉLANGES.

PARDONNEZ-NOUS VOS OFFENSES.

(Variante de l'Oraison dominicale à l'usage de notre politique étrangère.)

Le théâtre représente M. Lannes, ministre provisoirement putatif des affaires étrangères.)

SEBASTIANI, se précipitant dans le cabinet de S. Ex., les traits bouleversés, ébriés. Le ministre !..... où est mon ministre ? J'éprouve un besoin pressant de ministre !

LANNES, à part. — Allons ! bon ! c'est quelque nouvel accès qui l'a pris. On dit que les premiers rayons du soleil de printemps produisent souvent effet sur les cervelles dans un état analogue. (Haut.) Comment, mon cher Sebastiani, vous ne me voyez donc pas ? Qu'y a-t-il pour votre service ?

SEBASTIANI, — Ah ! c'est vous, Lannes ! bien ! à nous deux. Excusez, je

ne vous avais pas aperçu ; c'est que, voyez-vous, j'éprouve un tel trouble... j'n'ai plus la tête à moi, je suis tout bête. Vous devez me trouver bien changé.

M. LANNES. — Mais non, je vous le proteste.

M. SEBASTIANI. — Si fait, je suis sûr que j'ai l'air altéré.

M. LANNES, *vivement*. — Altéré !... Vous avez soif ! Bon ! je vais avoir ce de vous offrir un panier de mon vin de champagne, clos de Mareuil, ancienne propriété de la maison d'Orléans, timbré de mes armes de duc en champ de gueule 10 fr. la bouteille, parce que c'est vous. Je vous répons que vous sèrez content car je connais mon champagne comme si je l'avais fait.

M. SEBASTIANI. — Merci. Il ne s'agit pas de vin, mais de quelque chose bien autrement suave. Je viens vous demander mes passeports et l'autorisation de retourner immédiatement à mon ambassade de Londres.

M. LANNES. — Et pourquoi donc ce retour précipité ? Il y a peine quelques jours que vous avez quitté l'Angleterre, et vous savez bien, mon pauvre ami, que grâce à votre piteux cas, on y est habitué à vos absences.

M. SEBASTIANI. — Possible, mais, encore une fois, la circonstance est grande, il s'agit de sauver la paix de l'Europe, rien que cela.

M. LANNES, *dressant les oreilles*. — Sauver la paix de l'Europe ! La paix de l'Europe est en danger ! Cette paix à tout prix qui nous est si chère ! ô ciel ! vais m'évanouir... provisoirement.

M. SEBASTIANI. — Ne faites pas cette bêtise, nous n'avons pas le temps. Ce du côté de l'Angleterre que l'horizon s'est obscurci. Eh ! que diable ! vous devriez le savoir. Ah ! mais non, que je suis bête il n'est pas possible que vous ne le sachiez, attendu que vous êtes ministre des relations extérieures, et que, par conséquent, les dépêches venant de l'étranger doivent vous être complètement étrangères.

M. LANNES, *à part*. — Le vieux a des momens lucides.

M. SEBASTIANI. — Je vais donc vous apprendre le fatal événement qui risque de bouleverser l'équilibre européen, l'alliance anglaise, tout le tremblement. Écoutez cet extrait des journaux anglais (*lisant*) : » Le paquebot le *Spy* est arrivé hier soir, venant du Mexique. Le lieutenant R.-B. James, qui le commandait, rapporte ce qui suit. Le 12 février, en sortant du golfe, j'aperçus deux milles environ un grand steamer qui cinglait en droite ligne vers un bâtiment marchand américain. Arrivé à la distance d'un demi-mille, j'arborai mon pavillon ; mais pendant un quart d'heure le steamer ne fit nullement attention au paquebot. Supposant que ce steamer appartenait à l'escadre française du blocus.

M. LANNES. — Ah ! grand Dieu ! c'est un vaisseau français qui s'est rendu coupable d'un pareil manque de civilité puérile et honnête à l'égard du pavillon britannique ! Quelle énormité !!

M. SEBASTIANI, *lisant*. — « J'ordonnai de préparer un canon, et, un instant après, j'envoyai au steamer français un boulet qui tomba à 120 pieds du navire... »

M. LANNES. — Comment ! il s'est contenté de cela ; magnanime allié !

M. SEBASTIANI. — Attendez ! (*Lisant*). « Au bout de quelques minutes, le pavillon français fut hissé et nous entendîmes un coup de canon. Si le pavillon français n'avait pas été hissé, le second coup de canon aurait été mieux dirigé, car le *Spy* est armé en guerre et son pavillon doit être respecté. » Voilà !... Ouf !

M. LANNES. — Oh ! quel malheur ! j'éprouve une sueur... provisoire ; je n'ai pas un fil de sec. Ce qui surtout est de nature à frapper vivement, c'est le boulet le boulet tombé dans l'eau. Plut au ciel qu'il pût en être de même de cette déplorable affaire !

M. SEBASTIANI. — Résumons-nous et concluons. Pour l'oubli d'une simple formalité de politesse, un commandant anglais a tiré sur un vaisseau français, de plus il a ajouté à ce procédé une bravade et une menace. Je dis que l'affaire ne peut pas se passer comme cela.

M. LANNES, le regardant d'un air stupéfait. — Hein ! que dites-vous, Sébastiani, mon ami ? Vos lubies vous reprennent, c'est sûr. Songez-vous au rang que la France occupe en Europe ?

M. SEBASTIANI. — Oui, je dis que l'affaire ne peut pas se passer sans des excuses de ma part, au nom du roi mon maître.

M. LANNES. — A la bonne heure ! Je vous reconnais, notre digne représentant.

M. SEBASTIANI. — C'est encore la guerre du Mexique qui nous a valu ce fâcheux incident, et il faudra que je me réagenouille aux pieds du cabinet britannique comme pour la querelle de l'*Express*. Cette maudite guerre mexicaine me fera user toutes mes culottes.

M. LANNES. — J'aime à croire que vous avez trop de dévouement pour hésiter à sacrifier vos culottes sur l'autel du *statu quo* européen.

M. SEBASTIANI. — Certainement. Je vais, si vous le permettez, rédiger immédiatement mes très-humbles excuses.

M. LANNES. — Très bien ! mettez-vous là à mon bureau. Je vous donne mon approbation et mon autoisation en ma qualité de ministre provisoire des excuses étrangères.

M. SEBASTIANI, écrivant. « A. L. L. Excellences les ministre anglais. Milords, nous venons d'apprendre ce qui s'est passé entre un bâtiment de guerre anglais et un vaisseau français. Le commandant du *Spy* a canonné un steamer portant le pavillon tricolore, et il a menacé de le couler bas. Croyez que nous sommes désolés de l'audacieuse irrévérence dont notre marine s'est rendue coupable... »

M. LANNES. — Désolés ne me paraît pas suffisamment expressif, mettez désespérés.

M. SEBASTIANI. — Va pour désespérés. (Ecrivant.) « Nous vous supplions d'agréer nos humilissimes excuses et de vouloir bien nous pardonner l'insulte qu'un de vos officiers nous a faite. Nous offrons de plus de payer l'indemnité qu'il vous plaira de fixer pour la poudre et le boulet du coup de canon que le commandant du *Spy* a daigné envoyer à notre steamer. Encore une fois, pardonnez-nous, magnanimes milords ; soyez persuadés que nous n'y reviendrons plus, et que nous allons nous efforcer d'inculquer à nos marins la nécessité d'être plus sages à l'avenir. Vos très-humbles, très-obéissants, serviteurs, etc. » A présent, signez-moi cela, mon ministre ; puis j'ai hâte de partir et d'aller présenter notre amende honorable dans une attitude conforme au rang qui nous appartient à tous deux en Europe.

M. LANNES. — Ah, mon Dieu ! j'y pense, quel fâcheux contre-temps ! il n'existe plus en ce moment en Angleterre de genoux ministériels auxquels vous puissiez vous jeter, puisque le cabinet Melbourne vient de se retirer à propos du rhum de la Jamaïque.

M. SEBASTIANI. — A propos de rhum, c'est un peu fort ! Qu'importe ! je n'en partirai pas moins incontinent pour Londres et je resterai à genoux jusqu'à la formation d'un nouveau ministère. (Il sort.)

M. LANNES. — Si les nouveaux ministères se forment là-bas aussi vite qu'ici, le vieux risque fort d'attraper des crampe.

BOITE DE PANDORE.

(Pour le Fantasque.)

[On nous prie d'insérer les deux morceaux suivants en réponse à la communication de Bélisaire, publiée il y a quelque tems dans nos pages. Ayant contribué à la publicité de la première épître nous ne faisons qu'un acte de justice en admettant la revanche. Mais comme il faut mettre fin à cette guerre qui ne fait pas grand honneur aux parties bellégérantes et qui pourrait fort probablement ennuier nos lecteurs si nous en jugeons d'après nous même, nous ne donnerons place à aucun autre écrit sur le même objet qu'à titre d'annonce, c'est-à-dire à huit sous la ligne. Nous avons copié sans corriger]

Monsieur Bélisaire,

Vous fallait-il donc un si long temps, pour faire emboucher si mal la trompète et venir nous chanter fariboles, à propos de l'élection si honorablement terminée, du comté Dorchester? Le plan de votre insignifiant poème est par trop poétique et la fiction est poussée trop loin; au moins faut-il conserver quelque apparence de vérité, même dans un poème burlesque, pour être lu et pour être cru. Je vous fournirai moi un plan plus adapté au sujet et bien plus vrai dans son ensemble, ce sera celui d'une caricature à personnages. *Faites donc de la toile*, puisque vous vous y entendez si bien et représentez nous (et représentez-vous) d'abord un tonne de Rum; ce sera le piedestal, le siege, l'appui du candidat, étranger. Vous lui mettrez en main une vieille nippe toute imbibée de l'esprit-fort du candidat c'est-à-dire de la tonne de Rum du candidat qui tiendra aux électeurs ce croquis de discours—« Cher populace, venez vous abreuver à longs traits, de mon esprit. Avec cet étandard que je tiens en mains, j'attirerai à moi de dix lieues à la ronde, les électeurs du comté. » A côté de ce grave personnage, sera dessiné avec toute la délicatesse possible du pinceau le mieux exercé, les traits vifs et saillants d'un proche parent du candidat, le soutenant d'une main sur la rotundité vacillante de son siège, et de l'autre main portant forces adresses et titres ronflants de puissant seigneur, de riches propriétaire, etc., etc. ... N'oubliez pas de nous le représenter la bouche écumante; ce point est important et fera image. Vous environnez ces deux personnages marquans d'une gloire lumineuse, nous représentant comme vous pourrez, des menaces, des promesses, des ordres, des blasphèmes et mille autres bagatelles semblables qui seront très bien comprises de tout le monde. Dans un coin du tableau, sera un personnage à face blême, dans une contenance grave et silencieuse, que vous appellerez le carême et qui dans un langage piteux se plaindra douloureusement de l'injustice criante qu'il reçoit de ces bons sujets. Dans le lointain, paraîtra une maison rouge, ouverte à tous les vents, autour de laquelle se presseront, se disputeront, se battront, maints forts-à-bras, les yeux à l'envers et le verre à la main; puis dans un autre lointain, vous placerez un groupe d'homme habillés en noir qui s'efforceront, pour l'honneur de leur concitoyens de détourner leurs yeux d'une scène aussi dégoûtante—et vous aurez une idée vraie de l'élection de Dorchester. Bonjour Bélisaire.

ADRESSE.

Mr. Elzéar Taschereau, Seigneur de St. Marie, aux Electeurs de la Paroisse de St. Joseph.

Rappelez-vous messieurs que j'ai une fois, et cela sans être payé, visité vos écoles, souvenez-vous que j'ai de grands intérêts dans le comté, j'ai autant de

biens que celui qui en a le plus, j'ai beaucoup d'argent entre les mains des habitants, mon intérêt est qu'ils s'enrichissent de plus en plus et qu'ils ne soient jamais accablés de taxes, car je serais ruiné et eux aussi. Il s'agit d'être un représentant, mais il faut que ce soit un homme honnête, à qui on peut se fier et en même temps capable de parler et de prendre votre part dans la chambre unie ou nos ennemis seront composés de gens de la première capacité.

Par amour pour le bien de habitants des Ste. Marie, je vous prierais de voter pour mon frère.

ANDRÉ TASCHEREAU.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 24 MAI, 1841.

POUR NOUS LA JOURNÉE LA PLUS ENNUYEUSE DE LA SEMAINE EST CELLE OÙ
IL NOUS FAUT AMUSER TOUT LE MONDE.

Savez-vous ce que c'est que d'être rédacteur d'un journal? Vous faites-vous une idée de l'intérieur du bureau éditorial? Comme il est probable que vous y êtes parfaitement étranger, je veux bien, avec ma complaisance ordinaire, vous initier à nos mystères et tirer un petit coin du rideau derrière lequel vous brûlez de jeter un coup-d'œil furtif.

Les journées de l'écrivain dont les lucubrations doivent servir de pâture à une presse toujours affamée et toujours insatiable, diffèrent de celles des autres humains, en cela, qu'elles se suivent et se ressemblent; desorté que pour vous faire connaître sa vie de toute sa vie il suffira de vous en décrire un seul jour. C'est donc dans cette intention que je choisis au hasard, pour vous la raconter sans apprêt, ma journée de samedi dernier; je ne vous en cacherai rien de ce qui s'en peut montrer; lisez plutôt, et après cela s'il vous prend envie de vous mettre éditeur de journal, je veux bien que la critique me croque et par dessus le marché je vous cède ma place avec plaisir. Car soyez persuadés, mes braves lecteurs et mes sémillantes lectrices, que c'est par pure philanthropie que je consens à rédiger le *Fantasque* plus long-temps; ce n'est en un mot que parce que je le regarde comme absolument nécessaire à la vie Québécoise dont il forme le complément et le principal agrément, que je me voue à une tâche aussi laborieuse et aussi ingrate; vous savez maintenant qu'il est bien établi, qu'avant l'établissement de cette feuille on mourrait d'hypocondrie à Québec par milliers. Il est bien connu de plus que le corps des docteurs de cette ville a tout essayé pour en entraver l'existence; il est même venu jusqu'à nous proposer une pension annuelle pour que nous cessions de protéger la santé publique en y entretenant la gaieté; mais nous préférons notre devoir à nos intérêts les plus chers aussi avons repoussé la tentation comme la menace; un de ses membres en a tout récemment éprouvé tant de dépit qu'il a renvoyé soudain sa souscription. Nous prions sincèrement que le brave satan ait pitié de son âme. et que le clysoir lui soit en aide. Depuis notre réapparition le pauvre homme ne fait presque plus rien. Bref, jusqu'à ce que nous ayons trouvé un substitut nous continuerons à

jeter tant bien que mal, sur les évènements, notre grain de sel qui leur sert de moutarde. Et la moutarde est un assaisonnement fort essentiel, comme on sait, lorsqu'elle ne vient pas après diner, surtout ; il est vrai que la nôtre monte quelquefois au nez de quelques individus ; mais tant pis pour eux qu'ils se mouchent puisqu'ils se sentent..... chatouilleux. Notre dévouement est grand, mais le sentiment qui suffit pour l'entretenir est l'espoir que la postérité reconnaissante nous rabottera un monument composé de quatre planches de sapin où nous irons un jour dormir du sommeil du juste, plus tranquille sans doute que celui de Justice Egale.

Voyons sans plus tarder ; à notre promesse.

Il est neuf heures ; deux ouvriers attendent au casier, le composteur béant, la main levée, prêts à représenter en plomb bien mesuré et compassé, nos idées les plus folles, les plus volatiles, les plus dévergondées, les plus légères. Je suis à mon pupitre activement occupé à me frapper le front pour en tirer un sujet ; à force de marteler j'en saisis un tout petit, en ce moment notre apprenti s'approche de moi :—Monsieur, on demande de la copie (*).—Bientôt, mon garçon. Il s'en va. Allons, voilà ce gamin qui m'a fait oublier ce que je voulais écrire. Je recommence de plus belles à me frapper le front. J'ai une partie du crâne aux trois quarts usée par la fréquence de cet exercice. Inutilement.

Que vais-je écrire ? Ah ! un excellent sujet ? Le mois de Mai ; c'est le mois des âmes sensibles, des jeunes filles, des amoureux, des poètes, des admirateurs de la nature, enfin de tous les fous possibles passés et à venir ; c'est le mois où tout se réveille après une longue léthargie ; les plantes reverdissent, les arbres bourgeonnent et les nez des magistrats aussi. Partout le mois de mai est celui de la poésie et à Québec même avec un peu de bonne volonté on peut trouver des images qui ne le céderaient en rien à celles qu'inspire le ciel si vanté de l'Italie. Que peut-on trouver par exemple de plus féerique, de plus oriental que ces hommes qui, par ordre de notre corporation, coupaient la glace de nos rues le 9 de Mai ? A les voir ne vous semblait-il pas être au milieu de ces souterrains enchantés décrits dans quelque conte arabe, surtout lorsqu'à chaque coup de leur hache tranchante ils faisaient voler de tous côtés sur les passants mille jets auxquels le soleil du printemps donnait l'apparence d'autant de diamants, de perles, de rubis. Il est vrai qu'à bien considérer de près ces pierres précieuses on les aurait trouvées un peu trop accompagnées de boue, de paille, de fumier, mais en fait de poésie, il ne faut être ni difficile, ni minutieux, car le charme s'enfuit et il n'y a plus de plaisir. A tout prendre, le mois de mai est ici le plus chouette de toute l'année, surtout varié comme il l'a été par la neige, la pluie, le vent, le soleil et les sottises tyranniques du gouvernement paternel sous lequel nous avons le bonheur de nous faire écraser par les avalanches de rochers, d'officiers publics et autres calamités. Je ne sais qu'en dire.

Mais, au nom du ciel et des étoiles que je vois en plein midi, que vais-je écrire ? Pas de nouvelles. La plus importante apportée par la malle d'Angleterre est celle de l'arrivée prochaine en ce pays de M. Wakefield le magnétiseur que nous nous avons tous connu. Voilà qui est endormant. Il vient, dit-on, en qualité de député gouverneur. Lui et l'autre feront la paire.

(*) Terme usité fort mal à propos pour désigner le manuscrit que doivent suivre les compositeurs ; il semblerait qu'on prend tous les auteurs pour des plagiaires ; c'est une épigramme de l'imprimeur contre son ennemi naturel.

Qu'écrire, qu'écrire ? Toc, toc, toc ! On frappe à la porte. Entrez. C'est un jeune homme qui vient timidement s'introduire dans le sanctuaire. Après avoir parlé longuement de la pluie, du beau temps, des chemins, de l'éboulement, et m'avoir fait force compliments dont je suis encore tout abasourdi, il tire de sa poche un morceau de papier qu'il déploie et me présente en me demandant si je pense que cela puisse être admis dans mes pages. Je lis le morceau et je vois que son auteur est un amant malheureux qui veut calomnier ou peut-être médire d'une jeune beauté, pour se venger de n'avoir pas été assez beau, assez riche ou assez aimable pour lui plaire autant qu'un autre.—Si vous voulez signer en toutes lettres votre nom au bas de cet écrit je l'admettrai, lui dis-je. Il rougit, sourit bêtement et finit par me dire qu'il ne voudrait pas qu'on sût de qui venait cette communication.—C'est cela, poignarder dans l'ombre, puis après faire des condoléances et des exclamations contre les assassins. Il remit sa lettre dans sa poche et partit tout désenchanté en me priant de garder le secret.

Qu'écrire, Qu'écrire ?—On frappe encore, c'est un monsieur qui entre d'un air courroucé, brandissant une canne en véritable tambour major : il me demande quel est l'auteur d'un écrit publié sur mon journal et dans lequel il se croit désigné.—C'est moi-même, monsieur.—Ah, c'est vous, monsieur, pardon, excusez-moi de vous avoir dérangé, mille pardons, c'est une innocente plaisanterie, fort drôle vraiment, j'en ai bien ri avec mes amis, etc., etc., et mon homme sort en me faisant force salutations.

Qu'écrire, Qu'écrire ?—Pan, Pan, on frappe de nouveau, entrez. Je ne pourrai rien faire aujourd'hui. Je voudrais que tous les visiteurs eussent les jambes.....—Ah, c'est vous ! entrez donc, prenez la peine de vous asseoir ; comment vous portez-vous aujourd'hui ? On devine de suite qu'on nous recevons avec tant d'empressement ; c'est notre collecteur qui revient de collecter, ou plutôt de quêter, car par le temps qui court les gens qui paient des comptes le font avec autant de mauvaise grâce que s'ils faisaient l'aumône.—C'est désolant, il n'y a plus d'argent, renvoyé partout ; je n'ai rien pour vous aujourd'hui ; ah, si fait, tenez un petit compte qu'on m'a remis contre vous.—C'est bon, c'est bon, parlez-moi de cela une autre fois ; c'est aujourd'hui jour de gazette et de disette, je n'ai ni temps, ni argent.

Qu'écrire, Qu'écrire ?—Toc, toc, toc. Entrez.—C'est-il ici que demeure l'office du Fantôme, (houp) ? Oui, mon brave homme, que vous faut-il ?—Je voudrais (houp) en payant, mettre (houp) une petite avertissement ; c'est mon cousin le notaire (houp) qu'a dressé c'te chose là ; faut que je me venge de ma coquine de femme ; faut que ça entre (houp) !—Voyons mon brave ; mais avant asseyez-vous ; vous pourriez tomber, vous me paraissez malade.—Non, je ne suis pas (houp) malade ; c'est le chagrin (houp).—Je lis : " Je soussigné préviens qui il appartient que *—*—* mon épouse ayant laissé mon lit et ma maison sans m'en prévenir, qu'on n'ait pas à donner rien à crédit à la dite *—*—* en mon nom car je ne paierai aucune dette contractée par icelle." Avez-vous crédit quelque part mon brave ?—Certain, (houp) chez chose qui tient auberge.—Pourquoi votre femme vous a-t-elle quitté ?—Elle dit que je bois trop, (houp) tandis que je n'en prends plus (houp).—Il y paraît ; croyez-moi, allez-vous en, le monde saura bien assez vite que votre femme vous a quitté.—Vous avez raison, vous êtes un homme d'inducation ; c'est mon imbécile de cousin qui voulait me faire faire ça ; il est bête comme tout, il m'a fait payer un écu et un verre pour m'écrire c't'avisement bon à rien. Bonjour, merci du conseil.

LE FANTASQUE

Mais, à force de ne savoir qu'écrire, mon journal est plein et je suis forcé de remettre à une autre fois la continuation de ma journée.

THÉÂTRE ROYAL.

Mr. ZAIONCZEK a l'honneur de prévenir les familles et le public de cette ville qu'il donnera, au théâtre royal,

JEUDI Prochain, le 27 Mai,

Une grande représentation d'Exercices Gymnastiques, d'Illusions Fantasmagoriques, etc., etc., etc. d'un genre entièrement nouveau pour ce pays, et qui lui ont attiré partout d'unanimes applaudissements.

Le spectacle sera divisé en trois parties dont le détail se trouvera sur les petites affiches du jour.

La première partie se composera d'une grande variété d'exercices gymnastiques, de force et d'adresse, imités des jongleurs Indiens et Chinois, et se terminera par les grandes manœuvres des boulets de canon et l'équilibre de la colonne de Samson.

La deuxième partie sera occupée par les tours nombreux et amusants du célèbre chien Cora.

Enfin la troisième partie terminera le spectacle par les Illusions Fantasmagoriques qui furent produites en premier lieu à New York, avec tant de succès par le célèbre Robertson de Paris. Parmi la variété des tableaux représentés on distingue les portraits du Général Lafayette, celui de Lord Byron, la Nonne Sanglante, le Premier fratricide ou la Mort d'Abel, Un célèbre groupe de fantômes : la Métamorphose du Cuisinier, le Bon Vivant, le Barbier Musical ; le Guerrier Chinois, etc., etc., etc.

Prix des Places.—Premières Loges, 5s.—Secondes Loges, 2s 6d.—Par terre, 2s. 6d.—Galerie, 1s. 3d. Les Enfants au dessus de 10 ans accompagnés de leurs parents, moitié prix.

On pourra retenir des places le jour de la représentation, en s'adressant au théâtre, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures. Pour la location de Loges entières pour des familles, s'adresser au bureau du *Fantastique* d'ici à Jeudi.

Les portes seront ouvertes à SEPT heures, le spectacle commencera à HUIT. L'orchestre exécutera durant les entr'actes.

Des précautions sont prises pour faire régner le plus grand ordre.

SIGNOR PORCELLI, à la demande de plusieurs jeunes messieurs qui se destinent au commerce ouvrira très-prochainement deux classes d'écriture à sa demeure rue du Jardin, (au-dessus du bureau de P. Plamondon, écr. avocat.) Le cours consistera en 30 leçons d'une heure chaque, et qui auront lieu tous les soirs, (dimanches exceptés) de 8 à 9 heures. Il a réduit son prix de 25 piastres à 5. Signor Porcelli ne donnera plus de leçons particulières à domicile.